

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 161-165

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# CHRONIQUE

« Etes-vous futuristes ? Vous intéressez-vous à l'aéro-peinture cosmique ? Pensez-vous, avec une satisfaction réelle, que l'exaspération géométrique a trouvé un nouvel équilibre dans le linéarisme géométrico-abstrait de la forme ? Etes-vous partisans de l'aéro-peinture, de vérisme synthétique documentaire transfiguratif et lyrique dans l'espace ? Souscrivez-vous à l'aéro-céramique murale, art de combiner, dramatiser, harmoniser à l'intérieur de nouvelles architectures géométriques et splendides : métaux, bois, étoffes, cristaux, électricité, néon, etc., pour que les ensembles ou les individus rénovés y respirent un optimisme patriotique, dynamique, sans nostalgie et sans dépression décadente ? »

Si oui, réjouissez-vous dans vos éléments discursifs, car un grand pas a été fait vers la vision aéro-standardisée — mais combien future — d'unités verticales en proie aux vertigineuses assimilations de programmes vénizélistes et d'antiques traductions.

Si non, pleurez avec moi la disparition d'un des plus grands facteurs de l'économie moderne : le trimestre à 3 mois. Que voulez-vous, tout évolue en ce bas monde : le prix du beurre, les couches terrestres, jusqu'aux tables du regretté Pythagore. Ainsi les Précieuses de l'hôtel de Rambouillet connaissaient peut-être la langue française, mais elles ignoraient le cocktail et le black-bottom ; les marquis de Versailles savaient se faire tuer très proprement à Rocroy ou à Fontenoy, mais ils ignoraient, paraît-il, l'usage de l'eau courante. Voilà des constatations aisées et qui n'ont jamais rien cassé, ni influé avec malheur sur le système nerveux de ceux qui les ont découvertes. Mais il faut déjà arriver au XX<sup>e</sup> siècle pour pouvoir, sans danger de passer pour un autre, appeler indifféremment trimestre, l'espace de deux ou de quatre mois consécutifs. Les raisons de cette subite dévaluation du sens commun ? Mon Dieu, pour mon compte, j'évoquerais une cause identique à celle qui fait que Erni n'est pas Greta Garbo, qu'il y a du sable dans le désert et que les chauves peuvent difficilement se faire la raie. Cela encore, à tout hasard, sans aucune garantie d'exactitude ou de justesse, car, depuis qu'un aéro-lithe a eu l'idée d'échouer clandestinement dans le lit de Gabioud, il faut s'attendre à tout, à se tromper lorsqu'on s' imagine saisir la vérité à deux mains. Il faut même s'attendre à perdre des matches de ping-pong lorsqu'on est sûr de les gagner. Ça, c'est déjà plus grave, c'est surtout moins encourageant.

Ah ! mon pauvre Max, ça a dû te faire une mauvaise impression que d'assister, impuissant, aux victoires de tes hôtes dominicaux ; ça n'a pas dû être, précisément, pour te remonter le moral, ces défaites aussi inespérées qu'injustifiées ! Enfin, pour une fois qu'il te fut donné d'encaisser autre chose que ces cotisations et ces amendes dont l'équité et la souveraine utilité ne nous laissent aucun doute... Et puis, il ne te faut pas oublier qu'en

matière de ping-pong, les victoires des lycéens et des petits ont toujours eu quelque répercussion pernicieuse sur leur surveillant dont la santé s'affaiblit au point de leur faire abandonner — pour quelque temps, du moins, — leur fructueux ministère.

Envisagé sous cet angle, le foot-ball est tout à fait inoffensif : Monsieur Imesch n'a donc rien à craindre de ses victoires passées. Ce fut, d'ailleurs, sans aucune arrière-pensée que nous assistâmes à la victoire du collège de Saint-Maurice sur celui de Sion ; cela nous causa même quelque plaisir de découvrir qu'en foot-ball, au moins, notre institution pouvait se montrer à cette hauteur que souhaitaient déjà ses plus anciens promoteurs. Oh ! ça ne veut pas dire que nous ne possédions point parmi nous des lumières capables, même pendant leur absence, de communiquer leur généreuse ardeur aux planches du vieux dortoir, non. Mais il en est quand même auxquels vous ferez difficilement croire qu'une leçon sur le Saint-Simonisme, la purge légale des hypothèques ou l'aéro-club des hyménoptères est aussi divertissante qu'une bonne partie de foot-ball, ou même de bridge. D'autres, encore, se laisseront péniblement persuader que la vraie vie ne s'apprend pas devant le tapis vert d'un jeu de baccara ou la banque d'acajou d'un bar américain.

Pour tous ceux-ci, ce qu'il leur reste, en fait de dernière planche de salut, c'est un bon carême, un carême du genre de ceux qu'on passe ordinairement à Saint-Maurice. Ah ! ces chers, ces puissants, ces souverains carêmes du deuxième trimestre !

Ils se composent indéfectiblement de six semaines. Le dimanche qui termine la troisième ressemble, de loin, à ce qu'on nomme, au rugby, la mi-temps. On se repose, on calcule ses chances ; si l'on voit que, pour combattre ses vices, on a employé une mauvaise tactique, on « change de camp ». Il est aussi indiqué de s'arrêter et de constater les progrès éventuels vers la sainteté. C'est ainsi qu'en Rudiments, Monsieur Closuit voulut se rendre compte des fruits qu'auraient portés ses discours sur le détachement des biens de la terre. Il donna donc, comme devoir à ses élèves, une lettre par laquelle ils annonceraient à un ami la mort de leur professeur actuel. Malheureusement, les résultats furent peu concluants et plusieurs de ces ex-orphelins traitèrent la question avec un optimisme vraiment réconfortant en ces temps de crise.

La deuxième mi-temps est réservée aux examens : on laisse aux novices le soin d'élever les chats dans des armoires secrètes, aux chanoines celui de manger les escargots. Je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de voir passer, ou de passer vous-mêmes, des examens. Sans doute, me direz-vous, il y a des distractions plus intéressantes et sans parler de l'élevage des serpents, des couleuvres, des lézards et des coccinelles, on peut trouver au collège de quoi s'amuser hautement. D'accord, mais c'est quand même en ces occasions que l'on saisit, sans beaucoup de ménagement, hélas, toute la supériorité que peuvent avoir les gens savaux sur les gens ignorants, en se morigénant d'avoir consacré à la vie qui passe tant de belles heures quand des sujets aussi passionnants qu'une causerie sur « les hyménoptères sans les abeilles »

auraient dû les requérir. Cela à titre d'exemple personnel et... zoologique. Malheureusement il se trouve encore de pauvres hères pour lesquels les hyménoptères sans les abeilles n'évoquent absolument rien de familier et qui ne seraient pas moins embarrassés si on les priaît de bien vouloir préciser en quelle année était né l'honorable Amilcar Cypriani, quel était le premier ministre de Charles le Chauve, ou même le nombre de pattes des crustacés. Encore, si on leur demandait quel fut l'homme qui s'aperçut le premier que la terre tournait, ils répondraient, aussi bien qu'un autre, Noé. Mais les hyménoptères sans les abeilles... Tout autant dire un âne sans oreilles, ou Azzi sans punition. Enfin, n'approfondissons pas les choses.

Le reste de la classe est formé de ces braves cœurs qui ont toujours au fond d'eux-mêmes ce désir de l'Anglais suivant le dompteur dans l'espoir de le voir un jour dévoré par le lion. Avouez que les fins de trimestre gardent toujours un cachet effrayant et funèbre. Mais tout cela disparaît, lorsqu'on vous annonce les vacances avancées d'une semaine. Quelle joie, mes aïeux, quels cris, quel délire ! Rien n'y fit, pas même une bonne conférence sur les catholiques du Mexique qui, dans toute autre occasion, n'eût pas manqué de nous laisser songeurs.

Le lendemain, lorsque les joueurs de bridge se décidèrent à laisser leur mort se livrer à des manifestations inédites, on comprit que tout était fini, même le deuxième trimestre. Les chanoines se montrèrent les plus affectés ; ils auraient pu, à la rigueur, se consoler ; cependant ils décidèrent, vu premièrement les tristesses concomitantes aux douloureux départs ; vu secondement leurs effets désastreux sur les esprits pas encore bien au point, de garder Zuber en leur austère compagnie, comme le type le plus représentatif de notre studieuse association. L'intéressé la trouva un peu forte, mais il l'accepta à titre gracieux, c'est-à-dire qu'il lui était difficile de faire autre chose.

Quant aux autres, il leur fut obligeamment précisé que c'est dix minutes avant, et non après le départ de chaque train que, par le plus court chemin, ils gagneraient la gare. Leur départ tint plutôt de la panique et l'on vit avec quelque inquiétude deux copains d'Echallens prendre crânement le train du Haut-Valais. Good luck !

A la suite de ses nombreux démêlés avec Frère Antoine, Brahier voulut contrôler, sans miséricorde, si son séjour à St-Maurice avait produit des effets identiques sur sa langue et sur ses pieds — voilà, au moins, un exemple frappant des rapprochements dits : fantômes. Avec beaucoup de ruse et d'habileté, il s'assura l'ample concours des 45 de de Lavallaz ; celui, plus embryonnaire, des culottes de Farinet ; les précieux services des lunettes de Monsieur Grandjean ; et, affecté d'airs « lapébiques », gracieusement prêtés par Frère Antoine pour « les bons et loyaux services rendus à l'œuvre philanthropique en gros », il se dirigea résolument vers Moutier, la patrie de ses pères.

Aux temps héroïques des troubadours et des ménestrels, les belles dames, dans leurs châteaux, eussent entendu, avec beaucoup de sympathie, Pills et Tabet leur narrer, aux sons

cafardants du tambourin et de la mandore, les aventures mystérieuses de maître Brailler en bas-âge ; Lys Gauty roucouler avec chaleur sur les risques et périls d'un tel héros monté ; Christiane Delyne mimer en ses attitudes plastiques, le triomphe du muscle humain sur les éléments déchaînés. Mais l'existence du moyen-âge est assez probable pour qu'on n'y pense plus. D'ailleurs, ne sommes-nous pas au temps de Pâques, à cette époque curieuse de l'année où le système physiologique des lapins leur procure la joie de pondre des œufs ? Du moment que ces mœurs d'ovipares ne leur échoient qu'une fois par an, ça devient déjà plus compréhensible : leur estomac peut bien le supporter ; pas vrai, Citherlet, nous supportons bien autre chose, nous, et ces bulletins copieusement assaisonnés de 2 et de 3 ne sont pas tout ce qu'on peut inventer de moins indigeste. Comme quoi, avec un peu de bonne volonté, on peut se faire à tout, même au plus juste fruit de notre travail. — Pour moi, je trouve qu'il est déplacé de discourir, pendant les vacances, sur le travail, lorsqu'on ne souligne que les rigolades du trimestre. Faudrait-il donc parler ici de Louis, le chef de la brigade domestique qui bouffonnait, en mettant pour la dernière fois la table des internes « La tragédie est finie, je n'ai plus que les verres à y mettre » ? Non, car ce serait me montrer un parfait ingrat envers celui dont le plus petit mérite n'est certes pas celui de représenter, à l'étranger, la cuisine renommée de la maison.

Mais alors, vive le vélo ! voilà au moins un engin dont on peut parler sans scrupules et qui, pour beaucoup, caractérise les vacances de Pâques bien mieux que le retour des cloches par la voie des airs. C'est que nous goûtons, dans le vélo, les ivresses d'un sport plus cosmopolite qui nous offre, entre autres, la possibilité de voir du pays, ce qui n'arrive pas au collègue — au sens propre du moins. Il peut ainsi nous mener à la connaissance de catacombes merveilleuses dont la visite fournit à de Lavallaz l'occasion de démontrer, devant un public convaincu, ses connaissances sur des sujets d'exclusivité, son horreur du fendant et de beaucoup d'autres choses ; il peut conduire les curieux susceptibles d'émotions auprès des ruines fumantes de ce qui fut autrefois une célébrité, et les faire assister au spectacle exceptionnel de chanoines en tenue de travail, et de pompiers insensibles à cette attraction « modern-style » ; il peut enfin nous faire passer des vacances capables de rafraîchir les idées des innocents qui oroient encore au surmenage intellectuel. Heureusement pour l'utilité des études classiques et la bonne renommée de notre établissement, ces monomanes deviennent de plus en plus rares et ces illusions ne se rencontrent plus qu'à ces vénérables occasions où il y va du maintien des traditions ou de la sauvegarde des bonnes habitudes.

Aussi, il m'est agréable de féliciter ici les organisateurs de la Vallensis de n'avoir pas craint de fixer cette fête au premier jeudi du trimestre : voilà qui témoigne, au moins, d'une bonne volonté et d'un sens de la réalité à toute épreuve. Il convient de dire qu'ils en furent amplement récompensés et toutes les manifestations se déroulèrent dans une atmosphère de fraternité et de

communauté de goût qui eussent fait la joie du défunt Karl Marx. Quelques orateurs avisés nous rappelèrent, en termes touchants, que le pays comptait sur nous, nous les pionniers de la paix future ; mais cette charge imprévue parut exorbitante et beaucoup jugèrent que, pour le moment, il semblait plus opportun de descendre sains et saufs à Vernayaz que de songer à la défense de la veuve et de l'orphelin. *Crescat, floreat, vivat !*

A propos de *la croissance des fleurs en vie*, signalons qu'en cours de français, on cultive la sagesse. Cela peut paraître paradoxal, mais le fait reste qu'à force de privations, les gosses réussirent à rassembler la somme nécessaire à l'achat d'un nègre, pour 20 francs, et... de 20 poissons rouges, à 10 centimes la pièce. On dit que Mômô aurait préféré seulement des poissons rouges, car ces bestioles bougent plus que le nègre et reviennent meilleur marché. Cela ne m'étonne pas beaucoup, car, puisqu'il faut, malgré tout, en venir là, je dois vous avertir, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, que le collège se trouve en pleine anarchie : les fêtes des professeurs se célèbrent avec plusieurs mois de retard sur l'Ordo ; Monsieur Butty se souvient que ses ouailles l'ont complimenté le 30 novembre et qu'il faut bien leur accorder une promenade ; des sangliers circulent librement dans les corridors, les chanoines dans les airs ou sous les autos : bref, tout semble se passer à rebours du bon sens.

... Il y a bien longtemps, Xénophon écrivait déjà, à la règle 205 de la Grammaire grecque Ragon, qu'à ces maux Cyrus se frappait la cuisse. N'était la vénération que je professe pour les grands personnages de l'antiquité, je n'aurais pas peur de parier qu'à la vue de notre situation présente, il eût fait plus d'une fois ce geste de désespoir.

Jean-Etienne BERCLAZ.